

## XI

### La fin de l'Utopie

J'ai connu ensuite les semaines les plus dures de ma vie.

Moi, être tenu pour suspect de relations, de contacts avec les SS !  
Ni plus, ni moins qu'avec les SS !

Ce fut des heures noires de profonde inquiétude, de peur et d'impuissance, et l'épouvante saisissait toutes les cellules de mon cerveau. Je m'attendais à tout moment à être arrêté.

Et je savais ce que cela voulait dire à la Sécurité : un isolement total, un océan du silence où l'on ne perçoit pas même le murmure des astres, où les seuls contacts « humains » sont offerts par les interminables heures d'enquête que l'on finit, sous l'empire du silence sans fin, par souhaiter. Je savais que certains de mes amis, détenus sous des accusations aussi peu fondées que celles formulées par Ada contre moi, portés au comble du désespoir par ce silence douloureux régnant dans les cellules, en étaient arrivés à ressentir comme un soulagement les questions répétées jusqu'à l'épuisement total. Je savais ce que le silence voulait dire. Pas le calme. Ou la tranquillité. Le silence...

La nuit du massacre, j'avais appris que le silence peut devenir une torture. Après l'empoignement de Beni par la mort, sur les dix mètres carrés de la cellule devenue tombe, était descendue l'éternité du silence. Pendant des heures et des heures, il n'y eut autour de moi que le silence, un silence d'avant la Genèse : tout était inanimé et inerte, noir et vide. J'ai toutefois cherché à trouver, dans cet univers, s'il y avait, outre moi-même, un signe de vie.

Oui, cette nuit-là, j'ai appris que le silence n'a pas de limite. Mon isolement semblait être l'éternité même. Les heures de cette nuit-là, lourdes de silence, n'avaient pas de fin, car le non-être, où

il semblait que j'avais été jeté, ne connaissait ni heures ni minutes. La notion de temps est inconcevable quand on s'attend à ce qu'une balle traverse à tout moment notre cerveau.

C'était dans ce silence, dans cette éternité, que mes camarades voulaient me faire descendre aujourd'hui. Sachant donc à quoi m'attendre, je me demandais si, après mon arrestation, je serais en état de les convaincre que l'accusation de collaboration avec les SS, qui avaient ordonné et contrôlé le massacre, était absurde.

Tout comme les autres, la nuit du massacre, je n'avais sur moi que quelques tranches de pain sec, un morceau de lard et un peu d'argent, en lei et en roubles. Le tout avait été offert par la direction de notre collectif. Or, il était impossible d'acheter un officier SS avec quatre tranches de pain, surtout qu'après le massacre chaque exécutant pouvait se servir à son gré de nos « biens » — ce que certains ont d'ailleurs fait. Et chaque membre du groupe de tueurs savait très bien qu'à Râbnita également le massacre serait suivi du vol...

J'envisageais également le fait que pendant l'instruction et, éventuellement, au cours du procès — si procès il y avait —, les enquêteurs et l'accusation auraient pu présenter des « preuves indubitables » contre moi. À l'époque et dans les conditions données, tout était extrêmement simple, y compris dans ce domaine. Et, dans mon cas, c'était encore plus facile que dans beaucoup d'autres.

On pouvait à tout moment se procurer, en République Démocratique Allemande, une déclaration de la part d'un ex-officier de l'armée du III<sup>e</sup> Reich, où il avouât que lui, officier des SS, avait commandé le groupe de tueurs kalmouks, et qu'il se rappelait de moi, oui, un individu de la première cellule au rez-de-chaussée, un individu qui parlait un allemand approximatif, mais cependant intelligible, et qui lui avait promis une grande somme d'argent s'il demeurait en vie et retournait au pays.

Se procurer un tel document aurait été la chose la plus simple : le premier ambassadeur de la R.D.A. en Roumanie n'était-il pas un ancien camarade de détention de Doftana et de Caransebes, un camarade allemand, condamné en Roumanie pour espionnage en faveur de l'U.R.S.S. ? Lui-même aurait pu faire une déclaration contre moi, car nous avons été ensemble une certaine période, et il pouvait sans problème se rappeler que j'avais alors critiqué le mode de vie du collectif ! Dès lors, j'étais un ennemi !

Avec de telles preuves, l'organisation d'un procès n'aurait probablement eu aucune justification. Il aurait été très facile que deux

officiers de la Sécurité me condamnent à mort et m'exécutent dans une forêt quelconque. Si je devais comparaître devant le tribunal, je devrais sans doute être confronté au faux officier allemand, détenu et condamné lui aussi pour on ne sait quel délit et, en me « reconnaissant », il aurait peut-être allégé sa propre condamnation.

Ces nuits-là, je suis mort pour la deuxième fois : peu à peu, chaque nuit davantage... C'était l'éclipse totale !

Même si, pour certains motifs incompréhensibles, l'enquête menée par la camarade Ada n'eut pas d'autres conséquences, moralement et spirituellement, j'étais mort à jamais.

Pendant ces terribles nuits, je sombrai dans un état de révolte contre le destin : comme les choses auraient été simples si, la nuit du 18 au 19 mars 1944, dans les ténèbres de la cellule, l'adjudant kalmouk avait atteint sa cible ! Il aurait été préférable d'être tué par les ennemis plutôt que d'être maintenant torturé et tué pour la seconde fois par mes camarades.

Le hasard a fait qu'une copie des multiples ajouts autobiographiques écrits pendant les nuits dans le cadre de l'enquête, copie faite en hâte, à la main, a été conservée et m'a accompagné sur les sentiers de l'émigration. J'ai devant moi ce manuscrit original, écrit approximativement quarante-cinq ans auparavant. C'est un document sur le désespoir et sur la décadence morale où nous avait jeté le stalinisme.

Dans les années qui ont suivi cette enquête, j'ai perdu, au fond, le dessein de ma vie. Avec le temps, la peur s'est transformée en indifférence. Et mon cas fut loin d'être le seul. Il y en eut comme moi des centaines, des milliers. Depuis, je n'ai pas souhaité autre chose que survivre. Survivre encore une fois, et aussi longtemps que possible.

Parfois, j'entends encore dans le tréfonds de mon for intérieur des pleurs, accompagnés d'éclats de rire sataniques ou purement ironiques à l'adresse de mon passé. Ce fut un lent processus, pendant lequel je déplorais la mort lente de mes espérances.

Malgré cela, je n'ai jamais eu honte de ce que j'ai pensé et de ce que j'ai fait, et je n'ai jamais nié le credo que j'avais eu et qui avait pour but la transformation de la société. Il est très facile de mourir quand on ne veut plus vivre mais, moi, j'ai voulu vivre.

Dans le cadre d'une « séance de travail » habituelle, Ada me demanda s'il y avait encore quelqu'un de ma famille — ma famille restreinte, c'est-à-dire, père, mère, frères et sœurs — qui vécut en

Roumanie. Je lui dis que tous les miens avaient, comme elle le savait déjà, émigré dans divers pays de l'Ouest. Elle me demanda alors si j'avais utilisé tous les coupons d'étoffe et de tissu reçus de la part du ministère pour me faire deux complets et quelques chemises en vue de mon départ pour Stockholm. Idiot que je fus, je lui répondis que j'en avais encore quelques mètres, ce à quoi elle me dit :

— Alors, ramène-les au ministère, lundi, et donne-les à Mihail !

On ne me demanda plus de compléter mon autobiographie, mais ma carrière diplomatique prit fin sans avoir jamais commencé.

\*

Ce fut le début des années 50. Après le cycle des rumeurs, confirmées par la suite, on apprenait chaque jour que quelqu'un avait été « arrêté », « emmené ». Mais, cette fois-ci, il ne s'agissait plus de paysans n'ayant pas payé leurs impôts, ni d'hommes politiques de l'ancien régime. Il s'agissait maintenant de personnes de notre entourage, d'amis, de camarades de confiance, que nous considérions, avant leur arrestation, comme ne donnant aucun motif de doute concernant leur foi dans le socialisme.

Au début, à l'occasion de chaque arrestation, nous nous posions des questions du genre : « Lui aussi ? », « je n'aurais pas cru que X fût un traître », et ainsi de suite.

Un certain état d'esprit se fit jour : nous essayions de minimiser la possibilité d'erreur dans les cas d'arrestation, qui n'en finissaient plus, car nous estimions que le parti ne pouvait pas se tromper, mais le microbe du doute avait commencé à pénétrer dans notre cerveau. Nous avons même créé un vocabulaire à nous, un vocabulaire spécial pour parler des « enlevés » et des motifs éventuels de leur arrestation.

Pour moi, après l'enquête menée par Ada, tout était devenu aussi clair que possible : je me suis définitivement rendu compte que, pour ce qui était de mes idéaux, l'éclipse totale avait eu lieu. J'étais en même temps devenu conscient du fait que j'avais été pris dans un piège dont la sortie serait très difficile.

J'ai eu de la chance... Je n'ai pas été arrêté et les génies de la torture physique et morale n'ont pas eu à faire d'enquête sur moi.

Je ne suis pas parvenu à savoir si Ada avait été mon ange gardien, le bon ange ou le mauvais ange, si elle m'avait protégé et avait essayé de couvrir mes faiblesses et mes incertitudes. Peut-être désirait-elle me transformer en acier dur et me rendre capable de

poursuivre un but avec plus de détermination ? Peut-être voulut-elle me détruire, croyant que j'avais réussi cette nuit-là, dans les ténèbres de la cellule, à convaincre l'officier SS de m'épargner avec mes trois tranches de pain sec ?

Après la Libération, j'avais cru que mon passé était comme une cuirasse capable de me défendre, que ma survie au massacre constituait une garantie pour ma liberté. En me considérant protégé contre une éventuelle arrestation, contre toute tentative de liquidation, je me permettais de faire des blagues à substrat politique, d'exprimer ouvertement mon opinion sur un problème ou un autre. Je me nourrissais de l'espoir que le parti avait encore besoin de moi en tant qu'exemple, comme quelqu'un qui s'était trouvé devant le peloton d'exécution.

Mais avec chaque jour qui passait, il était de plus en plus clair que nous, les idéalistes, ne jouissions d'aucune protection ; chaque jour, de nouvelles personnes parmi nos connaissances étaient arrêtées. Et il s'agissait de personnes importantes, d'anciens révolutionnaires, de caractère irréprochable, et qui ne pouvaient en aucun cas être soupçonnés de duplicité. La trahison et la contre-révolution, semblait-il, régnaient partout. C'était l'impression que les autorités voulaient imposer. Dans ces conditions, ceux qui le pouvaient se retiraient dans la coquille de la vie privée ; les uns tombaient malades, les autres se refermaient sur eux-mêmes et devenaient taciturnes.

La peur est l'un des phénomènes normaux et passagers de la vie de l'homme. Mais ce fut l'épouvante et le tremblement d'effroi permanent qui ont caractérisé l'état — tout à fait anormal — dans lequel nous avons vécu pendant des années, même après la mort de Staline. La Roumanie étant peut-être le seul pays « socialiste » dans lequel les documents du XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS et les enseignements qui en découlaient n'avaient pas été débattus et expliqués, le seul pays n'ayant pas entrepris la déstalinisation.

Dès la période de la clandestinité, j'ai connu cette façon d'accuser sans fondement. Nous nous trouvions alors en détention préventive à Timisoara. À un moment donné, Pisu exprima un doute à l'égard de l'activité et du comportement dans la clandestinité d'un mineur, ancien combattant. Il n'avait aucun argument précis, aucune preuve contre le mineur de Lupeni, mais le simple doute exprimé par Pisu suffit pour nous déterminer à l'isoler, même dans

les conditions de la prison, alors que nous étions entassés à douze ou seize par cellule. La communication avec lui était monosyllabique, tandis que les autres parlaient entre eux à voix basse pour que le mineur n'entendît pas leurs secrets. On n'a pas discuté avec lui ouvertement, on n'a pas essayé de tirer au clair certaines données et suppositions. Toutefois, à Caransebes, après le « procès » de notre groupe, il n'a pas été éliminé du collectif, il n'a pas été déclaré traître et n'a pas été envoyé chez les « Japonais ». En revanche, il a été arrêté après la Libération.

Étrange situation : Pisu est mort avant la Libération, mais les doutes exprimés dans une cellule de prison, à Timisoara, lui ont survécu et ont été suffisants pour que le mineur soit arrêté.

À Timisoara, dans la prison, je me suis dit qu'il était possible que le vieux mineur ait eu dans son passé quelques questions devant être tirées au clair ; ensuite, après son arrestation, je me suis dit que les organes habilités de l'État clarifieraient la situation, ce qui s'est d'ailleurs passé. Deux ans après son arrestation, il a été libéré, car on a constaté qu'il n'avait pas été un traître, mais seulement un homme faible. On lui offrit un poste approprié à son âge, mais il le refusa et retourna chez lui dans sa petite maison tombée en ruine, où il vécut les années qu'il avait encore à vivre.

Après ce qui m'est arrivé, après l'enquête, je ne me suis plus posé les mêmes questions. Si quelqu'un me disait que des personnes avaient été arrêtées, j'enregistrais la nouvelle, et c'était tout. J'avais entre-temps compris que les motifs invoqués pour ces arrestations, entre autres, démasquer les espions, les ennemis, n'étaient pas réels et que la campagne avait pour but de donner une prétendue explication aux échecs enregistrés dans l'économie nationale.

\*

Un jour d'été, en allant au marché, j'ai aperçu au coin de l'avenue de la Victoire — l'une des rues principales du centre de la capitale — un être pour le moins étrange. J'ai dit « étrange » parce qu'en cette année 1954 la situation économique du pays était relativement équilibrée et, bien que l'on fût loin de vivre dans le luxe, chacun de nous portait des vêtements nouveaux, achetés, certes, sur la base de la carte de rationnement, et avait, tant bien que mal, de quoi se nourrir. Or, au coin de la rue, une apparition semblait sortir du pays de la plus grande misère. Et la misère, je la connais-

sais bien, j'en avais vu beaucoup au cours des années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. Mais ce que je voyais là était tout autre chose

L'homme se trouvant à l'angle de l'avenue de la Victoire et de la ruelle menant au marché d'Amza était habillé de vêtements râpés, fripés et crasseux, tels que je n'en avais jamais vu en ville. Sur la tête, il portait une casquette aussi décolorée, chiffonnée et souillée que ses autres vêtements. Il tirait de temps en temps sa casquette, saluait les passants, discutait avec eux. Son visage était maigre et sa peau avait la couleur de l'ambre jaune. Sa tête était rasée. L'homme ressemblait aux survivants des camps nazis que l'on pouvait voir sur les photographies. Il chancelait sur ses pieds faibles. Il demandait l'aumône. Oui, c'était un mendiant...

Je n'avais pas vu un tel spectacle depuis des années. Curieux d'entendre ce que le mendiant disait, je me suis approché de lui. Un coup de foudre n'est rien par rapport à ce que je ressentis en reconnaissant dans la personne du gueux le Dr. Lorinc.

Oui ! Devant moi se trouvait Lorinc lui-même. Un cadavre vivant, maintenant... Mais c'était toujours Lorinc, celui qui avait été arrêté un samedi soir, le 12 mai 1951, quand il était parti de chez moi, en compagnie de Victor... J'aurais juré qu'il n'était plus en vie, que je n'aurais plus jamais l'occasion de le revoir...

Sa présence là, au coin de la rue, me parut aussi invraisemblable que l'apparition de Walter, que j'avais cru mort, le matin d'après le massacre dans la cour de la prison de Râbnita.

Je ne savais pas quoi faire : aller tout près de lui et le saluer amicalement ou faire semblant de ne pas le reconnaître, lui jeter quelques pièces de monnaie dans la casquette et passer mon chemin sans rien dire ?

J'ai opté pour la seconde possibilité : j'ai continué furtivement mon chemin vers le marché. J'ai été lâche, je le reconnais. Mais je n'ai pas eu le courage d'une confrontation entre son passé et la réalité du présent. Plus encore, je ne voulais pas qu'il me voie bien portant et bien vêtu. Je craignais également de provoquer chez lui un choc en plus, qu'il n'eût pu surmonter. J'étais en même temps convaincu que, si je l'avais approché, si je lui avais tendu la main et discuté avec lui, je l'aurais peut-être humilié bien plus qu'il ne lui avait été donné de supporter durant les années d'enquête et de détention.

En m'intéressant par la suite au sort de Lorinc, j'appris quelques

détails. À la polyclinique où nous avons tous les deux accès, son médecin traitant me dit :

— Lorinc est un cas perdu. Savez-vous qu'il a été libéré le lendemain de l'arrestation de Beria ? Il a été pour ainsi dire réhabilité, mais à quoi ça lui sert ? Il reçoit tous les mois une importante somme d'argent en tant que droits de retraite. Le lendemain, après avoir reçu l'argent, il est sans un sou. Il le boit ou le gaspille avec des putains. Souvent, l'ambulance ou une voiture de la milice le ramasse le matin dans un caniveau. Toute la milice le connaît. Si on le trouve gisant dans la boue des routes, on l'amène directement ici, à la polyclinique. Je le traite un jour ou deux. Mais, en me quittant, il va au Comité central, où il demande encore de l'argent, et tout recommence. C'est une grande tragédie ! Il a parfois des moments de lucidité, et alors il me dit qu'il sait ce qu'il fait, qu'il est conscient de ce qui lui arrive, mais qu'il ne peut pas se contrôler. Il ne médite pas du parti, mais il parle de Teohari et de Luca comme des assassins qui lui ont détruit la vie. Il est demeuré l'homme du parti, comme il l'a toujours été, comme il le fut à Cluj. Mais où l'avez-vous rencontré ?

— Au centre-ville, où il demandait l'aumône...

— Oui. C'est ce qu'il fait. Quand il est à court d'argent, il ment, et quand il ramasse une somme convenable, il entre dans le premier bistrot. Je ne crois pas qu'il y ait de remède pour lui.

— On ne pourrait pas l'hospitaliser et le soigner ?

— Il ne le veut pas. On lui a proposé toutes les possibilités. Mais ni lui ni son épouse ne veulent de l'hospitalisation. Ils craignent qu'un internement à l'hôpital ne lui apparaisse comme une nouvelle arrestation.

Quelques semaines plus tard, je n'ai pu éviter Lorinc.

Quand j'ai tourné à l'angle de l'avenue de la Victoire vers le marché d'Amza, je me suis trouvé nez à nez avec lui. Il m'a reconnu dès le premier moment.

— Matei, c'est toi ?... Tu es en vie ?...

— Lorinc ! lui ai-je dit du ton le plus naturel du monde.

— Comment vas-tu, Matei ? C'est toujours là que tu travailles ?

— Oui, toujours là. Et toi, comment te portes-tu ?

— Mieux, mieux. Je suis heureux de te revoir et de savoir que tu es en bonne santé ! Tu sais ce qui m'est arrivé ?

— Oui, je le sais. Mais tout est en ordre maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne vais pas bien. Les bandits m'ont détruit. Tu sais de qui je parle ?



— Oui, je le sais. Entre-temps, ils ont été démasqués et évincés. Ils ont eu ce qu'ils ont mérité...

— Trop tard ! Tu ne sais pas combien de mal ils ont fait au parti, quels dommages ils lui ont causés !... Trop tard ! Et pour moi...

— Tout reviendra dans l'ordre, Lorinc... Puis-je t'aider... ?

— Non, je n'ai besoin de rien...

Au même moment, Lorinc a fait un geste qui m'a pétrifié. Tout le long de la discussion, nous nous sommes tenus par la main. Il s'est brusquement penché et m'a baisé la main...

— Mais comment peux-tu faire une chose pareille ? Nous sommes...

— Mon cher Matei ! Je te remercie de m'avoir tendu la main. Tu es le premier parmi les anciens camarades...

Je ne l'ai plus jamais revu.

Je ne sais rien d'autre sur cette destinée vraiment tragique.

\*

Un jour d'hiver de l'année 1959, en rentrant chez moi — j'habitais au sous-sol d'une maison située dans la rue de Caragea Voda —, je fus surpris de voir dans la cour un homme qui m'attendait. Il était vêtu plutôt étrangement par rapport aux habitants de la capitale : un manteau noir très long, un bonnet noir en fourrure de mouton et un châle blanc.

Il me demanda avec courtoisie, mais avec un peu d'impatience, si j'étais Matei Gall.

— Oui, je suis Matei Gall, lui ai-je répondu, surpris.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? me demanda l'homme au bonnet noir.

Un sourire apparut sur son visage, exprimant à la fois une certaine satisfaction et un signe d'interrogation. Remarquant mon étonnement, il tira son bonnet pour que je visse mieux sa figure.

— Non, je ne vous reconnais pas..., ai-je dit, en haussant les épaules à l'appui de mon affirmation...

— Lieutenant Popesco... Cela ne vous dit rien ?...

— Non. Nous sommes-nous rencontrés quelque part ?

L'homme s'est tu. Il semblait déçu et arrivé au bout de tous ses espoirs.

— C'est vous, n'est-ce pas, monsieur Matei Gall de Déva ? recommença-t-il avec un dernier brin d'espoir.

## *Table des matières*

<i>Préface de Vasile Morar</i> .....	7
I. Le retour à Déva .....	11
II. Adieu l'enfance .....	26
III. Un jeune communiste .....	43
IV. La prison, de Timisoara à Caransebes .....	66
V. Une année dans le camp de Vapniarka .....	90
VI. Le massacre de Râbnita .....	139
VII. Survivant .....	171
VIII. Une nouvelle vie .....	187
IX. Après la guerre .....	206
X. L'enfer du soupçon .....	217
XI. La fin de l'Utopie .....	251
NOTES .....	273